

L'itinéraire d'Alain Touraine

Philippe Faucher

Numéro 7, hiver 1985

Projection internationale du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040480ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040480ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, P. (1985). L'itinéraire d'Alain Touraine. *Politique*, (7), 87–97.
<https://doi.org/10.7202/040480ar>

Entrevue

L'itinéraire d'Alain Touraine

*Avec la publication de son dernier livre *Le retour de l'acteur*, Alain Touraine ouvre, après dix ans consacrés à l'intervention sociologique, une nouvelle étape de sa réflexion. À cette occasion il évoque les grandes étapes de sa démarche intellectuelle, défend la cohérence de son cheminement politique et discute des orientations et du rôle de la sociologie. Voici ses propos recueillis à Paris en décembre 1984.*

Les années d'errance.

«Il n'y avait pas d'études de sociologie après la guerre, en France. La licence de sociologie, ce qui est un niveau très modeste, a été créée par Raymond Aron quand il est arrivé à la Sorbonne en 1955. Il y a longtemps que je n'étais plus étudiant à cette époque. Alors, si je prends les gens de ma génération, nous avons fait n'importe quel type d'études et nous avons été poussé par la vie vers les sciences sociales. Raynaud a fait de la philosophie; Crozier a fait les HEC; moi de l'histoire; Mandras des sciences politiques; Morin s'est formé dans la résistance; Chombart de Lauwe a été dans la RAF pendant la guerre. Enfin, c'était vraiment une bande de types laissés sur le bord de la route. Qu'est-ce qu'ils

avaient de commun? Étant de la génération de l'après-guerre immédiat, dans ce pays comme dans d'autres, il y avait une sorte de bouleversement et surtout en France, qui avait été enfermée pendant la guerre et en grand déclin dans l'avant-guerre. Alors, la réalité sociale nous est arrivée en pleine figure. Nous n'avons pas été guidés par des idées antérieures, ni par un échaffaudage intellectuel mais par la rencontre brutale de la réalité. Ce qui a fait que nous avons été vers ce qui était la réalité sociale la plus visible, les problèmes du travail, de l'industrialisation, du mouvement ouvrier.

J'ai commencé comme cela. En même temps, j'avais un certain goût pour la réflexion. Une fois sorti de l'École Normale, j'ai perdu du temps à lire des choses sur la théorie de l'histoire, sur la sociologie, à essayer de m'orienter. Puis j'ai été un an aux États-Unis pour écouter de la sociologie. J'ai suivi le séminaire de Parsons à Harvard, j'ai écouté Lazarsfeld et Lipset à Columbia, j'ai également été à Chicago. De retour en France j'ai encore perdu beaucoup de temps à faire de petites études de sociologie industrielle dans lesquelles je mettais le bout du doigt sans m'y mettre complètement et qui avaient un intérêt limité. J'étais au Chili en 1956-57 où l'on m'avait invité pour y créer un centre de recherche en sociologie du travail. J'ai passé 6 mois entre les mines et l'unique usine de sidérurgie, à comparer le monde des mineurs et celui des sidérurgistes; une classe ouvrière traditionnelle et une classe ouvrière moderne. J'ai donc perdu beaucoup de temps inutilement après la guerre, parce que je n'avais pas fait d'études de sociologie et que j'étais complètement désorienté. J'aurais pu économiser 5 ans de vie, si j'avais été aidé, guidé.

Au fond, pendant toute cette longue période, ma préoccupation principale reste une préoccupation d'histoire sociale. Il s'agissait de comprendre le monde industriel, les rapports sociaux, les luttes des classes. J'ai toujours aimé faire les choses concrètement

en étant sur le terrain. Quand j'ai fait une enquête sur les opinions ouvrières, j'ai moi-même pendant au moins 6 mois, fait des interviews dans toutes les parties de la France. J'avais également des préoccupations théoriques et j'écrivais, en même temps, «*Sociologie de l'action*» (1965). Presque tout de suite après, je me suis mis à préparer «*Production de la société*» (1973), que j'ai commencé à Montréal en 1966. Puis, progressivement, je me suis concentré sur une sociologie de l'action. C'est-à-dire remplaçant l'étude des structures historiques par la notion plus abstraite des mouvements sociaux. C'est la deuxième partie de ma vie, qui commence en 1968, de 1968 à 1981.»

L'engagement politique.

«Pour avoir une image publique claire il faut être capable de produire ou d'adhérer à une idéologie. Dans mon cas je pense que l'Histoire est plus complexe que ça. Si je vois une extrême cohérence dans toutes mes prises de positions politiques, cette homogénéité n'a jamais correspondu à un mouvement dominant. Ma position a toujours été faite de trois éléments. D'abord une sorte de goût maladif pour la modernisation. Ça c'est mon côté mendésiste. Ensuite, c'est l'importance centrale que j'accorde aux conflits sociaux. Et le troisième élément, c'est mon attachement inconditionnel aux libertés politiques et culturelles. En France, il n'a pratiquement jamais été possible, de manière prioritaire, de dire ces trois choses à la fois.

J'ai toujours fait des choix dits «de gauche». En 1956 j'étais déjà dans la rue pour défendre les Hongrois contre les Russes. En 1968, évidemment, j'étais du côté des Tchèques. En 81 j'étais du côté des Polonais et en 73 avec Allende. Je fais parti des innombrables gens qui se sont opposés à la guerre française en Indochine puis à la guerre américaine au Vietnam et qui disent

aujourd'hui que le gouvernement vietnamien est un gouvernement totalitaire. Ce n'est pas parce que j'étais dans la rue contre la guerre au Vietnam que je vais me boucher les yeux et dire que le régime de Hanoi est un régime de libération.

Le drame des intellectuels de gauche c'est qu'ils ont voulu à la fois être solidaires des combats de libération et défenseurs des libertés. Je reconnais qu'on est arrivé au bout de la route et que les mondes se sont séparés. Mais que pouvions-nous faire d'autre?

Une chose est l'engagement qui, chez moi a toujours été extrême, et autre chose est la capacité d'expression publique. C'est vrai que le drame de ma vie en tant que citoyen, c'est que j'ai toujours eu des réserves et des réserves graves! En mai 1968, qui dans mon expérience personnelle est centrale, j'ai été extrêmement hostile à tout l'aspect trotskiste, à tout l'aspect «new-old left». Et pourtant, malgré les gauchistes j'ai maintenu constamment une position pro-mai 68. J'estimais que les éléments créateurs d'avenir étaient plus importants que le langage et que ce qui se faisait était plus important que ce qui se disait. Je pourrais dire la même chose de l'Unité Populaire au Chili. J'étais ultra réticent à l'égard du ton général de l'unité populaire, mais j'ai pris parti.

Là où je pourrais parler d'une erreur politique de ma part, au moins d'une erreur de jugement c'était en 58. J'ai été constamment anti-gaulliste. Je me rappelle d'un texte que nous avons fait en 58, Claude Lefort, Edgard Morin et moi, qui était à la fois contre la quatrième république et contre De Gaulle. Nous avons sous-estimé le côté républicain de De Gaulle.»

L'analyse des mouvements sociaux.

«Après avoir tenté de saisir la société industrielle, je me suis centré sur l'étude des mouvements sociaux et donc sur les acteurs que j'ai cherché dans toutes les parties du monde. Je les ai cherché à travers les mouvements étudiants aux États-Unis et

en France, dans Solidarnosc en Pologne et dans les mouvements nationaux et populaires en Amérique latine.

Contrairement aux années 60, je me suis trouvé au cours des années 70 profondément décalé par rapport à l'histoire et par rapport à la France intellectuelle de l'heure. Entre 1969 et 1974 et à nouveau entre 1981 et 1983 triomphe une gauche ouvrière socialiste décadente, devenu bureaucratique, clientéliste et étatiste. C'est le règne de l'althussérianisme, ce terrorisme des années 70.

Je suis un anti-structuraliste total. On me met complètement aux oubliettes à cette époque là. C'est le triomphe de la pensée structuraliste selon laquelle il n'y a pas d'acteurs, cette espèce de sociologie qu'on appelle mieux la sémiologie et qui considère que la société est un système de signes à partir desquels on peut lire la domination sociale. Ce monde s'est manifesté surtout dans le domaine de la sociologie urbaine — regardez la ville, là vous voyez les riches, là vous voyez les pauvres! C'est la société cristal, le règne de la cristallographie sociale encore si vivant chez Bourdieu.

Je passe alors une période épouvantable. Je me retire complètement et j'écris un journal les *Lettres à une étudiante* (1974). *Production de la société* paraît en 1973, donc dans un vide total. Ce qui éclaire la France d'alors, c'est un astre mort, c'est-à-dire le socialisme. Il n'y a plus de pratique, il n'y a que des langages, c'est le terrorisme des langages.

Je commence à reprendre vie, comme toute la France, à partir de 1974-75. C'est le grand tournant, c'est la fin du marxisme en France, c'est Soljenitsyne et Cunhal au Portugal qui sert de repoussoir. J'y étais et j'ai pris parti très violemment contre les tendances d'alliance du parti communiste et des militaires, et en faveur des modérés, du parti socialiste de Mario Soares. C'est l'époque de la grande division des intellectuels français à propos de Soljenitsyne. Le *Nouvel Observateur* dit qu'il a raison et l'Humanité refuse de le publier. Nous écrivons pour nous solidariser avec Jean Daniel.

C'est dans cette période de reprise que je me remets au travail. Fin 1975, je lance mon programme d'étude sur les mouvements sociaux. Pendant pratiquement 10 ans j'ai refait du travail de terrain, porté, à la fois par la notion de mouvement social et par la méthode de l'intervention sociologique qui est la pratique spécifique de l'étude des mouvements sociaux.

À partir de 1977 je me suis mis à faire du journalisme pour attaquer le programme commun et toute cette vieille gauche. J'ai d'abord écrit un recueil d'articles intitulé «*Mort d'une gauche*» (1979) puis, *L'après-socialisme* en 1980. La gauche qui était morte est arrivée morte au pouvoir. L'expérience a montrée que j'avais raison, 1981-83, nous avons dû vivre ce monde de la mini-révolution culturelle des camarades socialistes jouant aux gens de l'Est et faisant médiocrité sur médiocrité.

Cette période évidemment c'est aussi la crise économique. Les mouvements sociaux se décomposent et ceci me conduit lentement, nostalgiquement vers la troisième phase de ma réflexion. Après avoir insisté sur l'historicité, la société industrielle et même post-industrielle, après avoir insisté sur les luttes sociales, transformées en mouvements sociaux je suis maintenant plus sensibles à une troisième grande notion; l'homme n'est pas seulement Prométhé qui s'investit dans ses œuvres. Pour qu'il y ait production de la société, encore faut-il qu'il ait une distanciation. Le passage par le symbolique c'est à la fois la distance du regard qui s'investit dans les choses. Aujourd'hui, je suis plus romantiquement sensible à la distance du regard. Je voulais d'ailleurs appeler mon dernier livre: «*Essai de sociologie romantique*». La notion centrale n'est plus celle de société industrielle ni de mouvements sociaux. La notion centrale est pour moi, la notion de sujet. Je suis plus sensible au sujet qui se définit dans sa distance à soi-même. D'une certaine manière, je reviens au pour-soi sartrien de ma jeunesse. Les notions de sujet, de conscience, de distanciation, de créativité

sont centrales: ce n'est pas un hasard si mon analyse s'intitule *Le retour de l'acteur* (1984).

Si je suis parvenu à cette concentration sur l'acteur c'est suite à tout un travail, au cours de ces dernières années, de destruction de la notion de société. J'ai publié au début des années 70 un texte qui s'appelait «How to get Rid of the Idea of Society». Ce côté anti-durkheimien militant est tout à fait essentiel. Avoir une vision du sujet créateur qui est, je dirais, comme Dieu, aussi solitaire et lointain, parole et regard plutôt qu'œuvre. Il est en même temps tout à fait impuissant, parce que nous sommes dans une conjoncture où je ne suis pas sûr que mon sujet arrive à créer la société post-industrielle. Il s'agit là d'une grande différence avec l'époque où je parlais de société post-industrielle avec le sentiment que nous la faisons. Maintenant, je suis très intéressé, très fasciné par ce sentiment très trouble que, pour la première fois, nous autres, gens d'Europe nous ne sommes pas sûrs de rentrer dans la prochaine étape. Et ces gens, cela fait partie de mon énervement contre les socialistes, qui n'en finissent pas de régler leurs comptes avec la société industrielle. Mais la boucle est bouclée et j'ai recommencé à m'intéresser à la société qui naît et qui s'appelle société programmée. Historicité, mouvements sociaux, sujet, les trois thèmes ne cesseront pas de tourner dans ma tête.»

La société post-industrielle.

«Une société ne se définit pas à partir de son système de production. Au contraire j'ai toujours maintenu qu'une société se définissait par les orientations culturelles et les rapports de domination sociale. Ce qu'on appelle la révolution informatique ou l'informatisation de la société, ne justifie d'aucune manière qu'on parle de société post-industrielle. En revanche, la domination

sociale, les mouvements sociaux, les formes de négociations, les processus politiques sont transformés, dans notre société. Quand on passe de la production de biens matériels à la production de biens symboliques, alors là, on est dans une société post-industrielle. Le passage se produit à partir du moment où il ne s'agit plus de technique mais de systèmes technico-humains d'organisation.

Nous ne disposons malheureusement pas d'évaluations quantitatives acceptables. Il est cependant tout à fait évident que si on fait une distinction primaire, secondaire, tertiaire on ne trouve plus l'agriculture, l'industrie et les services, ce qui n'a d'ailleurs jamais eu le moindre sens; il y a d'un côté le monde marchand, de l'autre l'organisation industrielle et troisièmement, les systèmes de production et de traitement de l'information. Comment nier que dans nos pays les mass-média, la gestion des informations sur le corps et la maladie, qu'on appelle la médecine, la recherche et dans une mesure plus limitée, l'éducation, représentent un monde radicalement nouveau qui est le seul monde qui progresse vraiment?»

Sociologie et société

«Ce que je disais tout à l'heure de ma critique absolue de l'idée de société me fait penser que la notion de sociologie, n'est pas très utile et qu'on aurait avantage à s'en débarrasser. Je crois vraiment à l'existence de la science sociale. Il faut rendre hommage à l'effort très pionnier qui a été celui de Parsons, quand il avait supprimé les départements de sociologie, de psychologie et d'anthropologie de Harvard et créé un seul département de «social relations». Ils se sont rescindés par la suite. La psychologie sociale, la science politique, la sociologie et une grande partie de ce qu'on appelle l'histoire ne sont qu'une seule et même chose. Nous perdons un temps fou et beaucoup d'informations en créant des

catégories qui sont très largement illusoirs. Tout grand type sociétal produit un type de représentation de lui-même. On a fait l'histoire comparée des civilisations, l'histoire comparée des religions au 16, 17 et 18^{ème} siècle et cela avait le plus grand sens. Puis au 19^{ème} siècle, on a entrepris l'étude des systèmes sociaux appuyés sur une conception évolutionniste. Aujourd'hui, c'est autour de la notion de système et d'échange entre un système et son environnement que se joue l'ensemble du modèle de connaissance. Cela doit entraîner une transformation très profonde de la relation du sociologue à son objet. Dans la vision évolutionniste on suppose qu'il existe une réalité qu'il faut comprendre. On la comprend dans son sens car notre système d'explication consiste à situer le phénomène observé sur un axe traditionnel-moderne. C'était toujours ça la notion parsonienne, weberienne, durkheimienne de différenciation et de complexité croissante, de rationalisation, de sécularisation.

Ce qui est intéressant aujourd'hui, c'est de faire éclater ce réalisme social et de se placer du point de vue des différents niveaux de constitution des rapports sociaux et de leur fonctionnement. Ce à quoi j'assiste, à quoi je m'efforce de participer, c'est au remplacement d'un corps unique d'idées par, non pas une multiplicité de points de vue, au sens d'une vision relativiste mais par la séparation de l'analyse des structures, du fonctionnement des systèmes et de la dynamique, c'est-à-dire du passage d'un système à un autre. Synchronie et diachronie, dynamique et structure ont été identifiées l'une à l'autre par Durkheim, Weber, et Parsons. Aujourd'hui, ce monde du développement et ce monde du fonctionnement nous apparaissent comme deux dimensions fondamentalement distinctes et d'autre part, à l'intérieur de l'étude synchronique des systèmes sociaux, le monde dit «des organisations», le monde du système politique, le monde des mouvements sociaux représentent trois niveaux d'analyse. Nous avons donc des théories régionales qui ont chacune leur logique, leur folklore et

qui donnent l'impression que le monde de la science sociale est un monde qui est divisé en écoles, voire même en chapelles. C'est une image complètement fautive. Je crois de manière définitive à l'unité, c'est-à-dire à la capacité d'intégration de la science sociale. Cela ne veut pas dire qu'il soit facile d'unifier, d'intégrer des théories régionales qui s'établissent à différents niveaux d'étude des phénomènes.

Je crois profondément, car cela est essentiel pour moi, que c'est maintenant que la sociologie peut être utile, parce que nous venons de vivre un siècle du développement, de dynamique, d'États forts, de mobilisations et de planifications. Pendant ce temps l'espace de la vie sociale, des acteurs, l'espace public, celui des négociations et de l'opinion n'a pas cessé de se restreindre. Notre rôle à nous, gens des sciences sociales, est de défendre l'espace public qui est pluriel et relationnel, contre l'un, l'essence, que ce soit celle de la nation, du progrès, du socialisme ou du capitalisme. Par conséquent notre fonction est d'être les défenseurs en première ligne de la démocratie. La sociologie est une réflexion sur la démocratie. Par démocratie on veut dire que l'ordre social est produit par les acteurs au travers des mécanismes politiques. Tandis que toutes les visions historiques, qu'elles soient capitalistes ou socialistes, mènent toujours au pouvoir absolu.

Construire une vie sociale démocratique c'est limiter d'une part les pouvoirs absolus et d'autre part, les formes de non-participation, de dépendance, d'hétéronomie ou d'exclusion. C'est élargir l'espace public. Être démocratique n'est pas un état de la société, c'est, pour reprendre un thème cher à Proudhon, augmenter la capacité politique des acteurs sociaux.

Voilà ce qui est probablement ma préoccupation principale. Je suis toujours attaché à ce qu'il y ait le plus de conflits possibles pour qu'il y ait le moins de violence possible, qu'il y ait le plus

d'activation des acteurs sociaux, pour qu'il y ait le moins d'absolu. C'est pourquoi, dans toute ma vie, mon adversaire le plus profond, la bête dont j'ai le plus peur, c'est le totalitarisme. C'est probablement parce que je suis né dans le continent d'Hitler et de Staline.

L'étude des sciences sociales n'est qu'une forme particulière du mouvement par lequel quelqu'un qui se considère comme une partie de la société se transforme en acteur, renverse son rôle. De ce point de vue là, la société actuelle a besoin d'une propédeutique de la démocratie et c'est le rôle que joue la science sociale. Elle est cette propédeutique parce qu'elle place l'étudiant, l'enseignant tout comme le chercheur en position d'être créateur, en situation de se demander comment les choses ont été faites et non pas de prendre les choses comme elles sont. Nous avons toujours tendance à penser qu'il y a des lois, que les choses sont ainsi faites, qu'elles vont dans tel ou tel sens. La science sociale combat cette tendance: elle est la démarche intellectuelle par laquelle l'objet social est découvert et se découvre comme sujet et comme acteur.»

(entrevue réalisée par Philippe Faucher)